

---

## Le sport en Yougoslavie, anatomie d'un projet politique

Richard Mills, *The Politics of Football in Yugoslavia: Sport, Nationalism and the State*, Londres, New York, I.B. Tauris, 2019 | Dario Brentin, Dejan Zec, *Sport in Socialist Yugoslavia*, Routledge, 2018

Loïc Trégourès

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2655>

DOI : [10.4000/balkanologie.2655](https://doi.org/10.4000/balkanologie.2655)

ISSN : 1965-0582

### Éditeur

Association française d'études sur les Balkans (Afebalk)

### Référence électronique

Loïc Trégourès, « Le sport en Yougoslavie, anatomie d'un projet politique », *Balkanologie* [En ligne], Vol. 15 n° 2 | 2020, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 23 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/balkanologie/2655> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/balkanologie.2655>

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2021.

© Tous droits réservés

---

# Le sport en Yougoslavie, anatomie d'un projet politique

Richard Mills, *The Politics of Football in Yugoslavia: Sport, Nationalism and the State*, Londres, New York, I.B. Tauris, 2019 | Dario Brentin, Dejan Zec, *Sport in Socialist Yugoslavia*, Routledge, 2018

Loïc Trégourès

---

## RÉFÉRENCE

Mills, Richard, 2019, *The Politics of Football in Yugoslavia: Sport, Nationalism and the State*, Londres, New York, I.B. Tauris, 320 pages, ISBN : 9781784539139

Brentin, Dario et Zec, Dejan (dir.), 2018, *Sport in Socialist Yugoslavia*, Londres, Routledge, 166 pages, ISBN : 9780367585174

- 1 Si la Yougoslavie, son existence comme sa disparition violente, a fait l'objet d'une très abondante littérature dans toutes les disciplines des sciences sociales, certains aspects de son histoire politique et culturelle étaient restés relativement inexplorés. C'est notamment le cas du sport sur lequel les chercheurs ont, d'une façon générale, tardé à se pencher comme objet légitime de recherche, que ce soit en histoire et, surtout, en science politique et en anthropologie<sup>1</sup>. Puis, lorsque le sport a été l'objet de recherches spécifiques, c'est le plus souvent pour évoquer la fin de la Yougoslavie, les guerres puis le monde post-yougoslave<sup>2</sup>, davantage que les Yougoslavies elles-mêmes, avant et après la Seconde Guerre mondiale.
- 2 C'est cette double lacune thématique et chronologique que deux ouvrages récents cherchent à combler partiellement, à partir d'un nouveau regard sur des données encore incomplètes ou difficiles d'accès, afin de dessiner une histoire politique et culturelle du sport en Yougoslavie. Le premier est un ouvrage collectif, *Sport in Socialist Yugoslavia* (2018), dirigé par l'historien Dejan Zec et le politiste Dario Brentin, issu d'un numéro spécial de la revue de référence *International Journal of History of Sport* portant sur la Yougoslavie. Le second, *The politics of football in Yugoslavia: Sport, Nationalism and*

*the State* (2019) par l'historien Richard Mills (par ailleurs auteur de l'un des chapitres du livre collectif dirigé par Brentin et Zec), diffère du premier sur le plan chronologique en ce qu'il débute dès les origines de la Yougoslavie royale, tout en incluant également dans l'analyse les années de guerre 1991-1995.

- 3 Le livre collectif dirigé par Zec et Brentin se compose de huit chapitres précédés d'une longue introduction générale des deux auteurs, dans laquelle ils présentent leur projet de combler le vide des études relatives au sport en Yougoslavie. L'une des causes en est la rareté des sources exploitées ou exploitables et le désintérêt marqué des chercheurs yougoslaves – les deux études de référence, ayant abouti à deux volumes de l'encyclopédie du sport yougoslave et de culture physique, datent des années 1970. La notion de culture physique (ou *fiskultura*) est d'ailleurs au cœur de pratiquement tous les chapitres de l'ouvrage. Pour Ana Petrov, qui signe un chapitre sur la construction de ce concept à partir de la pratique sportive de masse, « la culture physique est un projet social de transformation de l'identité collective yougoslave en la création d'un nouveau 'corps' yougoslave ». Brentin et Zec brossent ensuite à grands traits les principales caractéristiques politiques, culturelles et identitaires du sport yougoslave, qui seront ensuite développées tout au long de l'ouvrage. Ils distinguent notamment quatre principes fondamentaux, qui sont autant de fonctions assignées à la culture physique : une activité de loisirs et d'encadrement pour la jeunesse ; un vecteur de réconciliation et de promotion de l'esprit de fraternité et d'unité (*Bratstvo i jedinstvo*, la devise de la Yougoslavie socialiste) ; un mode d'amélioration de la santé et de la productivité des travailleurs autant que de leurs conditions physiques à des fins de défense militaire ; enfin, un outil de promotion à l'international du modèle yougoslave à travers les victoires de ses représentants.
- 4 Pour sa part, Richard Mills découpe son ouvrage en neuf chapitres chronologiques qui regroupent eux-mêmes trois grandes périodes. La période précédant la Seconde Guerre mondiale est traitée dans un premier chapitre. Puis les chapitres 2 à 5 traitent de la période allant de la lutte des Partisans à la mort de Tito. Enfin, les trois derniers chapitres se penchent sur la fin de la Yougoslavie et la guerre, jusqu'en 1995. S'il admet le caractère discutable de ce découpage, l'auteur le défend toutefois en ce qu'il permet de mettre l'accent sur le continuum allant de la résistance communiste à l'occupant aux premières années de révolution post-1945, puis à la consolidation interne et externe du régime et son apogée. C'est d'ailleurs principalement au sein de ce continuum d'une trentaine d'années que se situent les différents chapitres qui composent l'ouvrage dirigé par Brentin et Zec, à l'exception de celui de Zlatko Jovanović relatif aux Jeux olympiques d'hiver de Sarajevo en 1984.
- 5 Les deux ouvrages se complètent dans les réponses qu'ils apportent à trois grandes problématiques, à la fois chronologiques et thématiques. La première est la construction du modèle yougoslave de culture physique et ses objectifs, à partir de 1945 et même avant selon les éléments de connaissance dont nous disposons sur les pratiques sportives des partisans pendant la guerre, favorisant déjà la pratique autant que possible. La deuxième concerne les évolutions de cette politique sportive, notamment à partir des années 1960-1970 et l'ouverture à la compétition et au sport professionnel. La troisième est relative au crépuscule de ce modèle, concomitant de la disparition de la Yougoslavie et ouvre la discussion sur son éventuel héritage.
- 6 Selon Hrvoje Klasić, la construction du modèle de culture physique ne part pas d'une page blanche, mais plonge ses racines dans le modèle soviétique déployé avant-guerre

avec la création, en 1945, du Conseil yougoslave de culture physique (*Fiskulturni Odbor Jugoslavije*, FOJ), qui devient ensuite la Fédération yougoslave de culture physique (*Fiskulturni Savez Jugoslavije*, FISAJ), en rejetant l'héritage des Faucons sur au moins deux points en ce qui concerne le sport : d'abord la diversité des disciplines, notamment collectives, d'où la création de clubs omnisports (Partizan, Étoile rouge à Belgrade, Sloboda à Tuzla) ; ensuite, le rejet de l'élitisme au profit de la pratique de masse.

- 7 L'année 1945 se veut donc une rupture, avec la priorité absolue mise sur la massification de la pratique, qui suppose d'une part que celle-ci soit tournée vers le sport amateur, les jeunes et les travailleurs, et d'autre part que des équipements soient disponibles partout. Ce dernier point est développé par Richard Mills dans son chapitre sur la construction d'infrastructures au sortir de la guerre, dans lequel il rappelle que de très nombreux projets essaient partout dans les petites villes et les campagnes : des stades, des salles polyvalentes, des piscines, construits par des jeunes et des travailleurs volontaires dans l'enthousiasme révolutionnaire, mais parfois soucieux de faire du zèle localement avec des constructions disproportionnées. Le journal du comité pour la culture physique, *Fiskultura*, narre ainsi les exploits du club omnisport de Rudar Kostolac où les volontaires ont tout reconstruit par eux-mêmes. Ces constructions volontaires<sup>3</sup> s'ajoutent à celles décidées par le premier plan quinquennal de 1947, dont il reste encore aujourd'hui le stade JNA du Partizan Belgrade par exemple. Ce plan quinquennal prévoit la construction de 2 000 stades de football avec piste d'athlétisme, 300 courts de volley/basket/handball et 500 piscines, notamment en Dalmatie où la pratique du waterpolo est très développée. Le plan prend par ailleurs acte de l'échec de la massification de la pratique dans les premières années et opère, en 1948, la création de fédérations de sport par disciplines, en particulier pour la gymnastique. Mais devant l'échec, Hrvoje Klasić évoque la réhabilitation, en raison de leurs compétences cruellement recherchées, de certains experts en culture physique issus des Faucons, quand bien même ces experts n'avaient pas été irréprochables pendant la guerre, notamment les Croates.
- 8 De son côté, Ana Petrov s'appuie sur le concept de « société somatique », proposé par le sociologue Bryan Turner, dans laquelle le corps est une part cruciale de l'activité politique et culturelle pour contextualiser le concept de culture physique en Yougoslavie, à la fois issu d'une impulsion institutionnelle et idéologique certaine, mais progressivement entré dans l'univers quotidien des Yougoslaves au même titre que d'autres pratiques culturelles. Cela passe notamment par la priorité donnée par Tito à la pratique par les jeunes dans une optique de construction d'une identité civique yougoslave, d'où l'instauration en 1956 de la journée de la jeunesse et du sport (*Štafeta mladosti*) à l'occasion de son anniversaire. La jeunesse, entendue comme corps collectif, se fait alors productrice d'un univers mental et identitaire neuf. La volonté de rendre la culture physique accessible partout aux jeunes et aux travailleurs, de même que l'accent mis sur l'amélioration des possibilités ouvertes aux femmes n'empêchent pas qu'il existe, selon Ivan Simić qui y consacre son chapitre, une assignation faite aux femmes dans le sport et la société, résultat de la construction d'une « masculinité socialiste » comme modèle. D'où l'exclusion des femmes de certains sports et la pratique encouragée dans d'autres, comme le volley-ball par exemple<sup>4</sup>.
- 9 Enfin, c'est pendant ces premières années, marquées dès 1948 par le schisme avec Staline, que le régime employa le sport non seulement à des fins de construction identitaire mais aussi de légitimation diplomatique. Dans son livre, Richard Mills

rappelle ainsi que plusieurs clubs de football, accusés de nationalisme, ont été interdits en 1945, comme le club croate du Zrinjski Mostar. D'autres ont été créés, notamment trois des quatre plus grands clubs yougoslaves connus comme le « Big Four », à savoir l'Étoile rouge de Belgrade, le Partizan Belgrade et le Dinamo Zagreb ; seul le Hajduk Split, dont Mills rappelle qu'il a résisté pendant la guerre, ne doit pas sa création à la Yougoslavie socialiste<sup>5</sup>. Dans son chapitre sur le Big Four, Martin Blasius montre que celui-ci avait un rôle de représentant de la Yougoslavie, au même titre que la sélection de Yougoslavie. Si le Partizan est le club de l'armée yougoslave, l'Étoile rouge, sur lequel Blasius se penche particulièrement en déconstruisant l'idée reçue selon laquelle « Zvezda » aurait toujours été un club au penchant nationaliste serbe, est le résultat d'une initiative de la ligue des jeunes antifascistes de Serbie. Le club effectue des tournées internationales dès ses débuts, de même que les autres, en Afrique, Asie, Amérique latine. Il incarne le modèle yougoslave de jeunesse et d'autogestion. Sur le plan diplomatique, le sport est aussi un outil privilégié de légitimation politique et territoriale comme le montre Nicola Sbeti dans son chapitre en prenant l'exemple de Trieste, territoire âprement disputé entre l'Italie et la Yougoslavie<sup>6</sup>. À partir des années 1950, le rapprochement entre les deux pays se fera ensuite également autour d'événements sportifs.

- 10 À partir du milieu des années 1950 jusqu'à la fin des années 1970, quelques inflexions sont apportées au modèle yougoslave de *fiskultura*, dans le sens, selon Klasić, d'une plus grande professionnalisation et de l'ajout d'une dimension récréationnelle à la triple ambition civique, sanitaire et militaire initiale. Cette professionnalisation, induite par la montée en puissance de la Yougoslavie à la fois en interne et dans le concert international (diplomatie des non-alignés, modèle d'autogestion très en vogue) et par la place centrale prise par le sport dans le contexte de guerre froide, se traduit par une montée en qualité aussi bien des infrastructures que des sportifs eux-mêmes. Plusieurs sites sont ainsi réalisés non plus par des volontaires mais selon des standards plus élevés, y compris sur le plan architectural. L'organisation de compétitions par la Yougoslavie favorise cette vague de modernisation des infrastructures, depuis le stade Marakana pour l'Étoile rouge dans les années 1950 jusqu'au stade Poljud de Split, inauguré pour les jeux méditerranéens de 1979, sans oublier les installations liées aux Jeux olympiques de Sarajevo de 1984 (auxquelles des volontaires ont tout de même participé) ou la salle de basket de Ljubljana pour le Mondial 1970. Richard Mills ajoute à juste titre que les années 1970, celles d'une plus forte décentralisation, favorisent également des projets dans des villes moins avancées en la matière, comme à Pristina avec le projet Boro Ramiz de 1977.
- 11 Sur le plan sportif, les années 1960 sont le début de trois décennies de résultats remarquables de la Yougoslavie en basketball<sup>7</sup>. En football, le Partizan, l'Étoile rouge et le Dinamo Zagreb parviennent à impressionner dans les compétitions européennes tandis que la sélection obtient ses meilleurs résultats dans les années 1960. C'est sans doute à travers cet « âge d'or » de la Yougoslavie qu'il faut comprendre l'idée d'Ana Petrov selon laquelle la culture physique comme concept évoque chez ceux qui l'ont vécue une certaine nostalgie, en articulant la pratique quotidienne du sport, certes idéologisée mais au fond appropriée et consentie, et les succès internationaux.
- 12 Le corollaire de cette idée chez Petrov est l'hypothèse selon laquelle la Yougoslavie a commencé à s'effriter au moment où le corps yougoslave lui-même a changé ; d'abord par la mort de celui qui l'incarnait, c'est-à-dire Tito. Certes, les journées de la jeunesse

ont continué, mais avec de plus en plus d'interrogations quant à leur pertinence, comme si ce corps était maintenu en vie, comme incarnation de Tito, de façon de plus en plus artificielle, faisant progressivement disparaître le « nous » collectif<sup>8</sup>. Cette idée est corroborée par Martin Blasius et Zlatko Jovanović à travers d'autres symboles. Le premier revient sur la double allégeance inhérente au Dinamo Zagreb et à l'Étoile rouge de Belgrade, à la fois des représentants de la Yougoslavie mais aussi les clubs considérés comme les moins inacceptables par les opposants nationalistes. Intellectuels, écrivains vont, à partir des années 1970, changer l'image de ces deux clubs en bastions identitaires<sup>9</sup>, auxquels vont ensuite participer les nouvelles générations de supporters plus engagés et violents à partir des années 1980 ainsi que le montre Richard Mills dans son livre. Ce décalage atteint son paroxysme lors de la victoire de l'Étoile rouge de Belgrade en Coupe d'Europe des clubs champions 1991 contre l'Olympique de Marseille. Sur le terrain, l'équipe est parfaitement yougoslave, avec des joueurs issus de quasiment toutes les républiques. Mais le club est devenu le club de la *serbité* (*srpstvo*) et la victoire est exclusivement ressentie comme une victoire serbe. Dans un autre travail, Dejan Zec avait d'ailleurs montré le contraste du soutien dont avait bénéficié la sélection yougoslave au Mondial 1990<sup>10</sup> : fort en Bosnie et relativement fort en Serbie ; faible en Croatie et Slovénie. Il en va d'ailleurs de même en basket, où la génération Divac-Petrović remporte tous les titres, y compris le championnat d'Europe 1991 alors même que le pays est littéralement en train de disparaître<sup>11</sup>. Ainsi, ce qui avait constitué des éléments de fabrication et de consolidation de l'identité yougoslave ont été soit détournés de cette fonction, soit ont cessé d'y parvenir face à l'effondrement du corps yougoslave. À cet égard, l'un des derniers symboles de cette célébration de la « yougoslavité » a été les Jeux olympiques d'hiver de Sarajevo en 1984. Zlatko Jovanović estime ainsi que ces Jeux ont contribué au renforcement de l'identification de Sarajevo et de la Bosnie à la Yougoslavie, créant un attachement plus fort qu'ailleurs, ce qui a pu se vérifier lors du Mondial 1990.

- 13 Tous ces monuments, toutes ces institutions sportives, toutes ces pratiques ont créé la *yougoslavité* autant que celle-ci a été consolidée par eux. Dès lors, celle-ci se craquelle à mesure que le régime perd sa légitimité<sup>12</sup> et ces éléments deviennent au mieux désuets, au pire néfastes à ce qui peut rester de volonté de vivre ensemble. Les deux derniers chapitres de Mills portent ainsi sur la montée des périls à travers le football, notamment lors du (trop ?) fameux match Dinamo Zagreb-Étoile rouge de Belgrade du 13 mai 1990, mais également d'autres événements de football de l'année 1990 qui ont montré que l'assise politique et identitaire de la fédération yougoslave était en train de s'effondrer. Ses derniers développements traitent de la reconfiguration du football pendant la guerre, que ce soit en Bosnie au travers de la fondation de championnats par entité (son travail sur le marquage du territoire par la Republika Srpska et la Republika Srpska Krajina au travers de la création d'un championnat est remarquable), ou en Serbie alors que le pays devait vivre sous l'embargo voté par l'ONU incluant des sanctions sportives<sup>13</sup>.
- 14 À partir de ces deux ouvrages, quelques pistes de réflexion pourraient être poursuivies. D'abord, la période de la Seconde Guerre mondiale, que Mills exploite avec le football dans son chapitre portant sur la période 1941-1945. Qu'en est-il des autres disciplines et des acteurs (politiques, sportifs) à la fois dans l'État croate indépendant (NDH), dans la Serbie occupée, mais aussi dans les zones dépecées par ses voisins (Hongrie, Bulgarie) et l'Italie ? Quelques éléments sur la biographie d'anciens des Faucons ont été donnés par Klasić, mais rien de systématique. Il existe par exemple dans les archives de la FIFA,

libres d'accès aux chercheurs, toute la correspondance non exploitée, en langue allemande, entre la fédération de football du NDH et la FIFA. Ensuite, il conviendrait de décentrer le regard pour mettre en lumière les particularités et perceptions locales des républiques les moins peuplées (Macédoine, Monténégro, Slovénie) aussi bien que des minorités (Albanais et Roms en particulier). Enfin, à la suite des réflexions d'Ana Petrov, et à côté des études désormais développées sur la yougonostalgie, il serait sans doute intéressant, du point de vue des études sportives, de creuser la question de l'héritage du modèle yougoslave. Comment se fait-il que des petits pays, de 4 millions d'habitants pour la Croatie et 7 millions pour la Serbie, considérablement appauvris et manquant singulièrement de moyens, d'infrastructures et de politiques publiques volontaristes, continuent de produire sans interruption autant de champions dans autant de disciplines ?

- 15 La lecture de ces deux livres se révèle néanmoins absolument indispensable pour commencer à construire l'objet sportif et réhabiliter son importance dans l'historiographie de la Yougoslavie. De ce point de vue, l'ouvrage collectif de Brentin et Zec s'inscrit bel et bien comme une introduction touchant à de nombreuses thématiques (identité, genre, politique publique, etc.) et une invitation à ouvrir le champ. De son côté, le livre de Mills représente déjà une somme remarquable sur le football en Yougoslavie, doublée d'un style d'écriture accessible et plaisant, qui, pour ne rien céder aux exigences académiques, s'inscrit bien dans la lignée de la tradition éditoriale britannique en matière de livres de football grand public, avec des auteurs, journalistes pour la plupart, comme Jonathan Wilson<sup>14</sup>, Simon Kuper<sup>15</sup> ou James Montague<sup>16</sup>.

---

## NOTES

1. Christian Bromberger a été pionnier en France à la fin des années 1980, suscitant même le tollé de certains parlementaires après avoir obtenu un financement pour une recherche sur le football. Voir *Le match de football, ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1998.

2. Outre les travaux de Srđan Vrcan et Ivan Čolović, on renverra par exemple au numéro spécial de la revue *Soccer and Society*, « Fan Protests and Activism: Football from below in South Eastern Europe », vol. 19, n° 3, 2017, encadré par Dario Brentin et Andrew Hodges.

3. Un autre exemple fameux, quoique plus tardif, de construction de stade par ses propres habitants est celui de Bijeli Brijeg à Mostar en 1958. De façon surprenante, Mills n'en fait pas mention dans son chapitre, alors qu'il a beaucoup travaillé sur la ville et ses clubs dans son livre. Voir aussi MILLS Richard, « Velež Mostar Football Club and the Demise of Brotherhood and Unity in Yugoslavia 1922-2009 », *Europe-Asia Studies*, vol. 62, n° 7, 2010, p. 1107-1133.

4. Les palmarès comparés des sélections yougoslaves hommes et femmes font ainsi apparaître, y compris chez les jeunes, nettement plus de succès chez les hommes, signe probable d'un plus grand investissement sur ces derniers, au contraire de la politique sportive de la RDA qui avait, à une époque où la concurrence était assez faible pour les médailles olympiques, choisi de mettre l'accent sur les femmes dans certains sports comme l'athlétisme et la natation.

5. On peut ajouter à cette liste de grands clubs le FK Sarajevo, créé en 1946, qui devient ainsi le rival local du Željezničar Sarajevo, créé en 1922.
  6. Voir aussi l'article d'ARCHAMBAULT Fabien, « Le football à Trieste de 1945 à 1954, une affaire d'États », *Vingtième siècle*, vol. 111, n° 3, 2011, p. 49-58.
  7. PERICA Vjekoslav, « United They Stood, Divided They Fell: Nationalism and the Yugoslav School of Basketball, 1968-2000 », *Nationalities Papers*, vol. 29, n° 2, 2001, p. 267-291.
  8. Voir le film documentaire de Marta Popivoda, « Yugoslavia, how ideology moved our collective body », 2013.
  9. ĐORĐEVIĆ Ivan, « The Role of Red Star Football Club in the Construction of Serbian National Identity », *Traditiones*, vol. 45, n° 1, 2016, p. 117-132.
  10. ZEC Dejan, « Soutenir l'équipe nationale ou se battre entre nous ? Le supportérisme envers la Yougoslavie lors de la Coupe du monde 1990 », dans Jean-Michel De Waele, Frédéric Louault (dir.), *Soutenir l'équipe nationale de football. Enjeux politiques et identitaires*, Bruxelles, Éditions de l'ULB, 2016, p. 127-140.
  11. Sur l'amitié brisée de ces deux joueurs, voir le documentaire « Once Brothers », ESPN Films, NBA Entertainment, série 30x30, 2009.
  12. Sur les raisons profondes de l'effondrement de la Yougoslavie, la littérature est immense. On renverra à l'utile synthèse de RAMET Sabrina, *Thinking about Yugoslavia: Scholarly Debates about the Yugoslav Breakup and the Wars in Bosnia and Kosovo*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
  13. Sur toute cette période de la fin des années 1980 jusqu'à 2000 et les sanctions, voir TRÉGOURÈS Loïc, *Le football dans le chaos yougoslave*, Paris, Non Lieu, 2019.
  14. WILSON Jonathan, *Behind the curtain*, Londres, Orion, 2006.
  15. KUPER Simon, *Football against the Enemy*, Londres, Orion, 1996.
  16. MONTAGUE James, *1312. Among the Ultras: A Journey among the World's most Extreme Fans*, Londres, Ebury Press, 2020.
- 

## INDEX

**Index géographique** : Yougoslavie

## AUTEURS

### LOÏC TRÉGOURÈS

Institut catholique de Paris  
loic.tregoures[at]gmail.com